

marie sagaie-douve

l'enfant du silence

RAL,M

Revue d'art et de littérature, musique

www.ral-m.com

2009

sous ta main ces alluvions ces vestiges
lignes de fracture forêts d'algues
roses coquillages mousses d'émeraude
régions rocheuses et leurs dépressions bancs de sable
bans d'alevins archaïques crustacés mouchetés de lunules

du vol sa mémoire épouse le flot sur le dos de la vague

L'écrit

Sur un clavier qui imprime des lettres, former des mots.

Silence d'encre, l'ombre.

Chaque touche se dresse, retombe comme la jambe enfourchant un vélo.

Pour le calcul elle efface, recommence. Dans l'air flotte une poussière de craie.

La chaleur monte. On trempe à peine sa plume.

Monseigneur effleure les fronts qui défilent.

Comme un paraphe en bas de page.

Les rôles

Comme les kangourous, mère possède une poche. Tu y logerais le bocal à poissons et donnerais un coup de pied pour la crever. L'eau sortirait avec le sang.

Elle te serre sur son ventre, *le petit ange te voit*.

Tu sais que l'ange a vu.

A cause du soleil, on a tiré les volets. Sur la table, une poule rôtie. Couronne de riz. Tu vois les deux places vides.

Grand-mère t'apporte une boîte de cubes. Un garçon en habit bleu joue au cerceau. De l'autre côté, une fille en robe rouge saute à la corde. Et les arbres ont la même couleur.

Le vin a une couleur sombre. Tu en remplis ton verre.

Pâle lumière, parle une voix. On cherche à te vendre.

La terre imite une toupie. Au fond d'un puits, tu tombes.

Eve a goûté la pomme. Adam aussi. Tous deux sont chassés du jardin.
De son glaive, l'ange menace les pécheurs.
Entouré de nuages, Dieu.
L'homme gagnera sa vie à la sueur de son front.

Les images illustrent l'épisode qui paraît véridique. Ainsi de Jonas, avalé par la baleine. Sur un rivage, il échoue.
Mais l'ogre des contes dévore les enfants.
Tu deviens Jonas, Petit poucet, Cendrillon.

Lumière éteinte, tu hésites à fermer l'œil. Attends que les bruits se taisent.
De crainte que le plancher ne grince, sur la pointe des pieds, tu vas.
Le calme venu, les souris quittent leur trou pour grignoter du gruyère.
Dans la cuisine, tu entrouvres le frigidaire.
Le tube couvert d'une montagne apparaît, à peine entamé.
Tu en dévisses le bouchon, portes l'ouverture à tes lèvres.
Dans ta bouche coule la substance sucrée.

Le matin, tu entres dans la chambre au lit surmonté d'une croix.
Tu noues ton tablier. Reprends ta place près du berceau.
Allongée dans le lit, encadrée d'oreillers, *elle* appelle.
Une religieuse se lève. Comme elle, tu porterais un voile.
Comme ton père, tu irais loin sur sa bicyclette.
Ou bien, couverte d'une chemise brodée, nouée par un cordon, tu déjeunerais au lit, comme une *opérée*.

Le crucifix donne à la chambre, avec son odeur de cire, une allure de chapelle.
Par la fenêtre, tu vois le jour où cette chambre deviendrait la tienne.
La commode déborderait de tes robes. Une cloche sonnerait aussi ce jour-là.

Avant que le soleil ne l'atteigne, la glycine ravive ses couleurs.
Puis la chaleur exalte son parfum. Les abeilles dansent autour d'elle.
Certaines plongent la tête au fond de la gueule que la fleur dissimule.
On croit que l'insecte a été avalé mais la fleur bouge. L'abeille s'envole.

La silhouette sombre du bourdon apporte la terreur, qu'il se dirige droit sur toi.
La reine avec sa couronne trône au milieu d'ouvrières qui vont visiter les fleurs.
Dans ce royaume, ton oncle s'aventure, armé comme un chevalier. N'envoie-t-il
pas au Nouvel An des pots décorés d'une ruche à toit de chaume, orné d'une
abeille ?

Dans l'embrasure de la fenêtre, le bourdon pénètre la fleur, comme un rustre.
Il remonte au ciel... tu respirez.

A l'ombre, un moineau lance un trille au feuillage et repart tel un facteur qu'un
verre de vin rend hardi.

Le père sur sa bicyclette se dirige vers l'usine. Dans l'air dressées fument les
cheminées.

Quand la sirène sonne, il revient.

La mère noue son tablier. Elle allume le four.

Lumière derrière les toits. Sous tes yeux, la glycine enfle son jabot. Son parfum
donne envie de s'étendre le long de la rivière, à l'ombre d'un pommier. Sur la robe
semée de lunes, tu poserais la joue. Le monde prendrait le large sur un bateau.

Alors, tu presses une fleur entre tes doigts. L'enfonces dans le trou où tu fais la
chasse aux loups.

Se dessine la silhouette du père, de retour.

Une voix s'impatiente... tu apportes les ciseaux.
Pour ta narine bouchée, mère te menace.
Tu as failli être *opérée* d'un enfant.

Grand-père, aux cabinets. Tu ouvres la boîte de chocolats.
Ayant prélevé deux pièces - celle au papier d'argent vaut moins que l'autre -, dans
la poche de ta robe, tu caches ton trésor.
Grand-père revient, range la boîte.

Cabinet de toilette. Dans l'angle que forment ses jambes, il te place. Trace une
raie sur ton crâne, distribue les cheveux, fixe la barrette.
Il inspecte l'arrière, te replace de face, dispose sur ta tête un béret.
Ainsi couverte, tu l'accompagnes à la messe.
Devant l'autel, pour la communion, il te renvoie à ta place. A cause des chocolats !
Ta ferveur tombe. Tout semble usé dans cette église. Même ce vieillard !

Les jeux

Derrière la maison, un parc planté d'arbres comme dans une forêt.

On y joue aux *Indiens*.

Les méchants dressent leur tente, avant d'attaquer.

Les cow-boys révisent leur technique du lasso.

Les femmes des adversaires se cachent derrière les troncs.

A l'endroit que Luc a indiqué, tu ne jettes un œil *ni d'un côté ni de l'autre*, écoutant les cris des ennemis aux prises, avec l'espoir d'une victoire.

Lasse, tu quittes ta cachette.

Indiens et cow-boys ne sont plus ennemis.

On propose de jouer au docteur.

Le grand Luc saisit son bistouri.

Les garçons maintiennent la victime.

Tu passes les instruments.

Grand-mère a mis ses lunettes. Elle lit.

Tu ne sais si tu cours pour qu'elle change d'expression ou pour lui parler du *gardien*.

Couverte d'un chapeau de déguisement, elle ne te fera pas *des* baisers.

Elle t'appellera *ma jolie* car elle n'a pas perdu sa tête.

Tu pars jouer au sable. Sous son chapeau à lunettes, grand-mère n'a pas disparu.
Le gardien n'est pas le gendarme du guignol. Il parle aux enfants.
Tu ne parles pas au gardien. *Ca ne se fait pas.*

Le gendarme du guignol porte un chapeau à cornes et tape sur le voleur.
De sa moustache sort une grosse voix. Pour ne pas être battu, Guignol lui vole son bâton.
Le gardien du square n'a pas de bâton. Son képi sur la tête il souffle dans son sifflet. Si l'on fait quelque chose d'interdit. Ou quand le soir tombe. En sifflant, il dit : *on ferme.*

Quand le père monte à bicyclette, sa jambe s'élève et retombe... comme le bâton du guignol.

Telle une madone, la maîtresse.
Sonne la cloche. Les cris fusent. Des garçons bondissent. Commencent des bagarres.
Un bourdonnement emplit la cour. On l'entend s'apaiser et croître.
Les filles font une ronde et chantent.

A midi, on enlève sa blouse, que l'on pend à un crochet sur le mur.
Tu remets ton manteau et ton béret.
Sur la place, la marchande de bonbons. Au loin, la maison à la glycine. A côté, ton *ange gardien.*
Un diable surgit. T'enlève ton béret. Le jette.
Il atterrit dans la rigole.
Un frisson monte... L'ange n'a rien gardé !

Les phrases

Les hommes possèdent un os, que les femmes n'ont pas.
Il roule sous la peau de son cou, quand le cousin parle.
A force de tirer sur la chair, il la trouera. Ce jour-là, le cousin mourra.
Pour un os poussé de travers.
Père n'aurait pas d'os à cet endroit.

Le cou du cousin imite le cou du poulet.
Quand père l'égorge, on trouve des cailloux à l'intérieur.
Le cousin aurait avalé un caillou, resté bloqué dans son cou.
Il mourra.

Quand tu marches nue, ça fait du bruit...
Il y a donc, où l'on ne voit rien, un bruit.
Elle parle du *devant*.
Est-ce le ventre, les deux *boutons* ou la *raie* qui cache ce bruit ?

Comment savoir d'où vient ce bruit qui imite une bouche ?
Tu sortais du bain, elle dit : *c'est sale !*

L'âme ne se lave pas à l'eau. Ce bruit montrerait qu'elle se salit.
Tu enfiles ta culotte pour ne rien entendre.

Elle dit aussi : *n'y touche pas, c'est pour les bébés !*
Il y aurait alors un passage secret...

Quand ça te démange, elle dit : *tu vas t'esquinter !*
Elle étale une crème blanche, là, entre les jambes.

Le voisin te montre *comment c'est*. Ca dépasse.
Ta cheville se dérobo. Imite le *comment c'est* du voisin.
Puis l'enflure disparaît.

A la cave, père ouvre la chaudière. Rôde un loup affamé.
Dans la gueule noire, il verse le charbon. Une flamme jaillit.
Ta peur glisse dans les coins mangés par l'obscurité.
Père a été mordu par un rat. Il mourra de la peste...

Au dortoir, la sœur demande si tu t'es lavée *où je pense*.
L'odeur, *où je pense*, te lie au monde d'en bas.

Les rêves

Dans son cabinet de toilette, t'emparant des objets du culte (fard, crème de beauté, poudre et rouge), feinte terreur de profaner le lieu.

L'odeur de la chambre, son désordre annoncent le jour où tu te parfumeras pour sortir, imitant les gestes observés sur elle finissant sa toilette.

Replaçant chaque objet pour que rien ne paraisse, tu achèves la métamorphose en te peignant les lèvres.

L'hiver, on descend la rue noire qui dessine un coude sur fond de neige. A force d'y souffler, le vent l'aurait déformée. Mais au ciel scintillent les étoiles.

Lueur derrière un carreau de la ferme. Le portail est clos.

A l'église, la pénombre entoure la crèche.

Une vierge en plâtre, les yeux baissés sur l'enfant.

Les mages derrière la dune, une étoile suspendue à la grotte.

Au retour, dans la mangeoire sur le buffet, on dépose un *jésus* rose et blanc, comme pétri dans la cire des bougies, que l'on verrait fondre.

Sous la table, tu aimes te cacher. Prendre la place du chien.
Si tu ne vois plus les personnes, tu fais connaissance avec leurs chaussures.
Tentes une conversation...
Approchant la main du bout pointu, tu te promènes sur la bride. Le pied s'esquive.
Redoublant de prudence, tu t'adresses à l'autre. Veilles à ce que le doigt effleure
à peine la peau. Que l'on croie à une mouche !
La jambe se détend, bute sur ta main.
Une voix se demande qui s'est caché.
Te voilà presque découverte.

Le bahut dégage, quand on l'ouvre, un parfum de pain, de fruits et de cire.
Sur le mur d'en face, la bibliothèque remplie de livres.
Quand tu tournes la clé, une odeur de vieux cuir et de vélin poussiéreux monte aux
narines.

De la première rangée, tu retires des volumes. Ménages un créneau qui se
déplace... La forteresse livre son trésor.
Il a suffi de tourner la clé pour tirer de l'ombre l'album.
Tu es cette Alsacienne à tresses, relevées en arc sur la tête, pour danser la ronde
au milieu d'enfants, dans la même tenue.
Au haut du clocher, la cigogne regarde. Le soleil commence à pâlir. On rentre
goûter la tarte aux cerises.
Tu fermes le livre.
L'hiver rapproche le soir.
Mais la nuit venue, le ciel étoilé montre un autre monde...
Scintillent les pierres sur la couronne de la princesse.
Elle délègue un ange. Il t'accompagne jusqu'aux portes du palais.

Dans ton sommeil passe la cigogne tenant dans son bec les pointes d'un drap où dort un enfant.

Les secrets

Soleil à son zénith. Tu savoures la lumière.

Quand on n'entend plus que les bourdonnements d'insectes, naît la peur de voir fondre l'astre immobile, prêt à verser sur la terre un métal en fusion.

On le regarde alors avec le sentiment de désobéir. Une flamme jaune vous aveugle mais, veillé par une puissante main, l'astre modère son feu et repart.

Dans le jardin ensoleillé, tu te faufiles pour surprendre une révélation du ciel à la terre ou recevoir le châtiment réservé à ceux que la crainte d'une *insolation* abandonne.

Sous le soleil, on voit dans les champs des fleurs jaunes, dont l'intérieur brille.

Si l'on approche de votre œil une de ces fleurs et que le jaune se reflète dans le blanc, vous mangez trop de beurre. Le diable vous guette.

Si le blanc reste blanc, vous êtes raisonnable, quand vous beurrez votre tartine.

Soumis à cette expérience, ton œil reste blanc.

Sœur Louise fait deux pas, quand sœur Blanche n'en fait qu'un. Ses souliers martèlent le plancher. Dans le froissement de sa robe cliquette son chapelet.

Lumière diffuse. Le soir se prépare, épaissit le silence de l'étude, dos et têtes penchés dans l'ombre.

La surveillante à lunettes rédige...

Ecureuil renseignant le héros, tu t'immisces dans son récit.

Regagnes d'un bond la branche d'un chêne.

Par la fenêtre, des bruits venant des cuisines préparent le dîner.

Longtemps tu hésites. Te convaincs qu'en serrant les cuisses, tu peux attendre.

Les minutes stagnent. Personne ne bouge.

Ton urine rebondit sur le plancher...

La cloche retentit. Les élèves se ruent au vestiaire. Des bérets valsent.

Dans un coin, un long bâton pointu. Tu t'en empires, un béret s'y accroche.

Vos rires redoublent.

Les plus pressées sont déjà parties. Les autres les imitent.

Le béret atterrit dans ce cagibi mal éclairé où vous sautez comme des diables, avant que sœur Louise ne le ferme.

Armée de ciseaux devant la glace, tu coupes tes boucles.

Ressembles à un garçon.

Les costumes

Le soleil coupe le jardin. Entre lumière et ombre, à l'angle des murs.

Des feuilles jonchent le sol. Vous les rassemblez.

La tige détachée sert d'épingle.

Sous les feuilles, des escargots.

Tu observes celui qui sort ses cornes.

Les effleures, elles se rétractent, se redressent.

Travaillant à ta robe, tu respirez les odeurs. La terre humide des hortensias.

En allant à la plage, on en voit. Et chez les fleuristes, dans des pots couverts d'argent.

On ajuste ton costume de feuilles... une traîne dessine des méandres sur l'herbe.

Avec la couronne, tu te crois princesse des forêts.

Dans l'embrasure, grand-père : il arme son appareil.

Par la grille, tu vois des enfants en route pour la plage. Leurs pelles tintent sur le trottoir.

Le père tranche des morceaux de pain qu'il recouvre d'une gelée. Les glisse dans le sac avec la limonade.

On part, quand d'autres reviennent...

Au sortir de sa cabine, mère porte un bonnet et un nouveau maillot.

Père a repris son slip de l'an passé. Il lui prend la taille, découpe un arc sur la hanche.

Tante Rose garde sa robe, elle se mouille les pieds.

Père, dans l'eau, s'aventure. Un rouleau d'écume l'emporte. Il *boit la tasse*.

Mère sautille et se lance. Elle montre les gestes.

Père te saisit le menton. Tu apprends la brasse.

La plage se vide. On distribue le goûter.

Au retour, le soleil s'est couché derrière la mer.

Dans un tiroir, une broche.

Tu en décores ta robe.

On te demande d'*aller au pain*.

Tu arbores ta décoration.

Ce sont les galons d'un colonel !

Tu les dégrafes.

Les images

Un cycliste vous dépasse.

On le voit s'éloigner sur la route qui s'enfonce vers l'horizon...

Lorsqu'une moto percute le cycliste.

Il atterrit dans l'herbe, au soleil.

En ombre chinoise, l'homme au casque, chevauchant sa moto, se découpe.

L'eau est tiède, le ciel se couvre.

Après la nage, Luc s'empare du ballon.

L'œil gauche ne te regarde pas quand l'autre te voit.

Tu lui aurais *tapé* dans l'œil.

Entre tes jambes, un bec de lièvre.

En rêve, un homme armé d'une massue, couvert d'une peau de bête.

Les versants du rêve se resserrent. Le primitif se rapproche.

La sueur t'éveille.

Emmenée n'importe où, tu disparaîtrais...

Il glisse dans ta paume ton salaire.

Un franc pour une place de première.

Tu rêverais d'être un homme !

Le Cri

Un personnage jaune, les mains sur les oreilles, bouche grande ouverte,
fuit.

Quelques pas derrière, silhouette lugubre d'un couple.

Lumière stridente sur l'ondulation de collines.

Vrille le vide.

Un couple, dans l'instant, double celui du tableau.

L'homme se penche vers l'oreille.

Il parle une langue étrangère...

Un cheval s'échappe...

Grisé de son galop, se réfugie dans le coin de ma chambre.

Jouet de bois désarticulé.

Dans tes entrailles, la louve.

Au sang *coagulé*.

table

L'écrit	3
Les rôles	4
Les jeux	8
Les phrases	10
Les rêves	12
Les secrets	15
Les costumes	17
Les images	19
<i>Le Cri</i>	21

L'Enfant du silence est le fruit d'une anamnèse, favorisée par la cure psychanalytique. Au fil du *travail*, l'anecdote s'est réduite.

Avec les années, *l'enfant du silence*, loin de s'éloigner, insiste de sa présence, entre image et voix, dans l'espace du texte.

Cette version se voudrait *matrice* d'une œuvre ouverte au lecteur *bénévole* qui, prolongeant sa lecture, habiterait ce silence, l'écrirait. Une partition musicale accompagnerait cet opéra intérieur, révélerait la *communauté* du silence.